

THÉÂTRE

« Le Jour et la nuit » d'après
« La Misère du monde » de Pierre Bourdieu

Peut-être trop beau

Une postière, une jeune Algérienne, une monteuse de cinéma : trois femmes parlent de leur enfance, de leur métier, de leur famille. Danièle (Marina Pastor) est employée dans un centre de tri postal : venue de l'Aveyron, elle travaille à Paris, la nuit. C'est bien réel, ça, les horaires stricts, la fatigue, la promiscuité masculine, mais, en même temps, elle fuit la réalité, comme si elle s'accrochait désespérément à un rêve qui n'est jamais formulé. Surtout ne pas s'éveiller, ne pas trop voir ce mari endormi sur la table de la cuisine. Réel ? Oui, dans la vie, on peut parler avec l'accent, sauf que, sur scène, depuis au moins le XVII^e siècle, c'est un procédé comique. Du théâtre, donc. De l'implicite, du code, entre Madame Bovary et la Charlotte de Molière.

La seconde, Farida (Corinne Juresco), nous conte les étapes de son émancipation : de l'éducation des filles dans la tradition musulmane la plus sévère. Au bout de la table, le père (Incarné avec une rare intensité par Salah Teskouk), muré dans sa croyance et dans sa solitude, poings serrés, restera muet. Cela aussi, la douleur, la honte, la révolte, c'est bien réel, sauf que l'on transpose *La Lettre au père* de Kafka dans la dure loi de l'Islam. Le langage n'est théâtral, ne peut signifier le monde que s'il s'en éloigne d'abord.

Dans le troisième entretien (Karen Rencurel et Daniel Delabesse), la tristesse et la désillusion dominent encore, mais, cette fois, la tonalité est burlesque. Après quelques autres, Didier Bezace réutilise des extraits de l'enquête dirigée par Pierre Bourdieu sous le titre *La Misère du monde*. Ce sont désormais

des *Chroniques du désarroi ordinaire*. Reste ce qu'on ne voit jamais au théâtre : le monde du travail.

Beau spectacle. Peut-être trop beau. Après coup, on peut toujours s'interroger : qui parle ? A qui appartiennent ces voix, qui ne sont plus réelles et pas encore imaginaires ? A quel moment ces individus dont on recueille le témoignage deviennent-ils non pas des victimes de la société mais des victimes du destin ? Bourdieu, présentant sa méthode dans sa préface, cite Spinoza : « Ne pas déplorer, ne pas rire, ne pas détester mais comprendre. » Le théâtre, n'est-ce pas le contraire ?

Il y a, bien sûr, de l'idéologie chez Corneille ou Brecht, mais ce sont aussi des poètes. Ils ne sont pas les transpositeurs du monde, ils en sont les rivaux. Bourdieu, lui, ne prétend pas l'être ; il se veut sociologue, et il revendique pour la sociologie le statut d'une science. Qui peut le croire, ce vieux roué ? Etrange : ce spectacle nous touche, au fond, parce que Bourdieu est moins sociologue qu'il ne dit et Bezace encore plus artiste qu'il ne croit. C'est quand le théâtre n'est pas au service d'un discours fondé sur un dogme, quand il renonce à toute intention et devient une pure poésie qu'il nous atteint et nous régénère.

Paradoxe : la science ne pense pas. Le théâtre, si.

Frédéric FERNEY

Théâtre de l'Aquarium, à 20 h 30 (à 20 heures, le jeudi).